

QUELLE EST LA COULEUR
DU CIEL AUJOURD'HUI
ET AUTRES NOUVELLES

© Buchet/Chastel, Libella, Paris, 2021
ISBN : 978-2-283-03513-9

QUELLE EST LA COULEUR DU CIEL AUJOURD'HUI ET AUTRES NOUVELLES

PRIX DU JEUNE ÉCRIVAIN 2021

Préface d'Arthur Dreyfus

Quelle est la couleur du ciel aujourd'hui
Ma maman au bout d'une corde
ou la raison pour laquelle j'ai cessé d'aller à la pêche
Ave Cesar
Oxymort
Manon
Une salle des fêtes
Parthénogenèse
Quand on est arrivés
Autobiographie
Quand est-ce qu'on arrive ?
Disparaître sous la broussaille de l'allée
Septième pierre

BUCHET • CHASTEL

DÉJÀ PARUS

- Sang indien et autres nouvelles.* Préface de Roger Vrigny. Prix du Jeune Écrivain 1989, La Découverte-Le Monde.
- Villes d'exil et autres nouvelles.* Préface de Georges-Olivier Châteaureynaud. Prix du Jeune Écrivain 1990, Le Monde Éditions.
- Edna Marvey et autres nouvelles.* Préface d'Odette Joyeux. Prix du Jeune Écrivain 1991, Le Monde Éditions.
- La Pluie au crépuscule et autres nouvelles.* Préface de Christiane Baroche. Prix du Jeune Écrivain 1992, Le Monde Éditions.
- Prix du Jeune Écrivain 1993.* Préface de Georges-Olivier Châteaureynaud, Le Monde Éditions.
- Prix du Jeune Écrivain 1994.* Préface de Jean-Marie Laclavetine, Le Monde Éditions.
- Prix du Jeune Écrivain 1995.* Préface de Noëlle Châtelet, Le Monde Éditions.
- Prix du Jeune Écrivain 1996.* Préface de Daniel Pennac, Le Monde Éditions.
- Prix du Jeune Écrivain 1997.* Préface de Michèle Gazier, Le Monde Éditions.
- Ciel de lit et autres nouvelles.* Préface d'Eduardo Manet. Prix du Jeune Écrivain 1998, Le Mercure de France.
- La Descente des oies sauvages sur le sable et autres nouvelles.* Préface d'Henri Lopès. Prix du Jeune Écrivain 1999, Le Mercure de France.
- ROM et autres nouvelles.* Préface de François Salvaing. Prix du Jeune Écrivain 2000, Le Mercure de France.
- Carrefour des fuites et autres nouvelles.* Préface de Georges-Olivier Châteaureynaud. Prix du Jeune Écrivain 2001, Le Mercure de France.
- Cargo – Maria aparecida et autres nouvelles.* Préface de Claude Pujade-Renaud. Prix du Jeune Écrivain 2002, Le Mercure de France.
- Dès la première seconde de solitude et autres nouvelles.* Préface d'Alain Absire. Prix du Jeune Écrivain 2003, Le Mercure de France.

(Suite en fin d'ouvrage)

Préface

Arthur Dreyfus

Il n'y a pas de grandes personnes

Dans ses mémoires, Malraux raconte avoir interrogé un vieux prêtre sur ce qu'il avait appris de l'âme humaine. Le prêtre avait réfléchi quelques instants, et répondu à Malraux : « Je vous dirai deux choses. La première, c'est que les gens sont beaucoup plus malheureux qu'on ne croit. La deuxième, c'est qu'il n'y a pas de grandes personnes. »

Ces constats sont des devises. Les seules qu'il me semble légitime de t'adresser, cher jeune écrivain. Un : n'oublie pas que ton devoir, en tant qu'artiste, est de faire « quelque chose » de ce malheur terriblement humain. Deux : n'oublie pas que tu resteras toujours un jeune écrivain.

À vingt ans, je ne me voyais pas écrivain. Je voulais devenir comédien – mais j'étais très médiocre. Puis j'ai remarqué dans le couloir de mon université une affiche du Prix du Jeune Écrivain. Je ne sais pourquoi, j'ai rédigé une nouvelle, je l'ai envoyée.

Et le Prix du Jeune Écrivain m'a dit : « Tu as remporté le prix. » Cette annonce m'a fait plaisir, bien sûr, mais étais-je pour autant devenu *écrivain* ?

Non. Car être écrivain n'est pas un titre. Un écrivain, c'est juste un garçon ou une fille qui ose écrire. Qui ressent ce besoin urgent de fixer avec des mots ce qui bouillonne dans sa tête. Un écrivain, ça peut donc être tout le monde. Du moins n'importe qui. Parce que la seule chose qui justifie son acte, c'est l'unicité de sa voix.

Si j'étais mauvais acteur, ai-je soudain compris, c'est que j'éprouvais le besoin maladif de choisir mes propres mots. Pas des mots exceptionnels. Juste *les miens*.

Seulement pour écrire, un ingrédient demeure crucial : la confiance. Elle peut provenir des parents qui croient en toi, d'amis, ou de profs – façon Camus. Mais la plus précieuse confiance s'avère celle qui jaillit de *l'autre monde* : le monde qui ne te connaît pas. Le Prix du Jeune Écrivain, à cet égard, m'a donné un grand élan. Il ne m'a pas ôté la faculté de douter, consubstantielle à toute création, mais il m'a chuchoté : « Si tu veux, toi aussi, tu peux. »

Il n'y a pas de grandes personnes, cela signifie également que la folie des premiers essais n'est pas condamnée à disparaître. Ta technique progressera, ton regard s'affirmera, mais ce qui t'émeut

aujourd'hui t'émouvra demain. Devenir célèbre est plaisant (j'imagine), vendre des tas de livres tout autant (j'imagine encore), mais quoi qu'il arrive, cher jeune écrivain, chère jeune écrivaine, écris d'abord pour toi. Au nom de tes secrets, de ton enfance.

Cut. Dix ans plus tard, suis-je davantage écrivain ? Par pudeur, j'ai longtemps balbutié que *j'écrivais des livres...* même si la posture d'illégitimité est une posture en soi. De fait, j'ai vite abouti à la conclusion que la seule chose qui ferait de moi – de toi – un écrivain, c'est l'énergie que je, que nous consacrerons à écrire. Car un écrivain, c'est quelqu'un qui passe beaucoup de temps à écrire. Le reste ne le concerne pas : ce sont des querelles de critiques, de mode.

Les gens sont beaucoup plus malheureux qu'on ne croit, cela signifie enfin que l'humanité cache le secret de son chagrin. Or par miracle, la littérature vient poser un pansement sur cette profonde blessure : la vérité d'une voix agit comme un médicament. Dis toujours la vérité, cher jeune écrivain, même quand tu écris de la fiction. N'abdique jamais sur *ta vérité*.

Un dernier point : accroche-toi au style. C'est ce qui fait la différence entre ton œuvre à naître et le mode d'emploi du thermostat. Tout en sachant que

le style, ce n'est pas faire des formules. Tout en démontrant que le style peut être blanc, gris, invisible, multicolore. Tout en répétant que le débat qui oppose fond et forme n'a aucun sens : la manière de raconter une chose découle des mots qui conviennent à cette chose.

L'écriture est difficile, mais elle ne t'abandonnera pas. Si tu l'as choisie aussi jeune, c'est pour une raison précise ; qui se révélera peu à peu. Tu perdras des êtres chers, ton cœur se brisera quelquefois, mais l'écriture sera là pour t'écouter, pour te guider. C'est ton privilège. Et ce qui fait que je n'ai rien à t'apprendre, cher jeune écrivain, chère jeune écrivaine : tes textes vibrent déjà. Ils parlent d'eux-mêmes. Et donnent envie de te dire : « Bienvenue. »

Quelle est la couleur du ciel aujourd'hui

Marilou Rytz

Tu prépares le repas, c'est ton tour aujourd'hui. Tu mets l'eau à bouillir. Tu fais des pâtes fraîches, tu les accompagnes d'un pesto maison, ail, basilic et tomates séchées.

Il est 18 h 30 et Dominique va arriver.

Dominique aime les pâtes au pesto et toi, tu aimes Dominique. Tu veux lui montrer que tu l'aimes, lui montrer combien tu l'aimes, lui dire que ce n'est pas grave. Que rien n'est grave, que tu comprends. Que tu l'aimes toujours autant.

Tu as écouté, tu as compris : ce n'est pas sa faute. Son travail est éreintant, ses collègues irritants, ton sourire agaçant, le métro toujours bondé, le ciel gris. Tu as compris même si toi, le ciel gris ne te dérange pas. Tu inventes que le soleil a disparu, qu'il a été volé par un éteigneur de réverbères qui en avait assez de devoir se lever avec l'apparition des premiers rayons, surtout en été. Tu peins à l'aquarelle

son sac immense, bien plus grand que lui, et une redingote rapiécée. Tu peins ses boutons dorés. Tu peins dans ta tête et tu racontes à Dominique.

Tu aimes raconter à Dominique les images que tu peins dans ta tête.

Parfois, souvent même, Dominique rit. « Tu vois, c'est pour ça que je t'aime. » Et te voilà dans ses bras, vous virevoltez, ses yeux pétillent, vous êtes des allumeurs de réverbères, les porteurs de lumière, vous êtes libres et tu l'aimes tant.

Parfois Dominique ne rit pas. Monologue sur son boulot, celui qui ne rime qu'avec métro et dodo. Les délais, les chiffres, ce qui se vend et ce qui ne se vend pas. Dominique travaille dans une grande maison d'édition, pas la tienne, une autre, une qui imprime des ouvrages documentaires.

Dominique s'occupe de la section jardinage.

Dominique dit que ce n'est pas juste, que tu confonds profession et passion, que tu ne fais que dessiner et que dessiner, ce n'est pas travailler. Parfois Dominique ajoute que tu as de la chance, de la chance d'avoir des gens qui t'aiment malgré tes dessins plein la tête. Dominique dit que c'est compliqué de t'aimer.

Et toi, tu vois ton ciel se liquéfier.

Parfois Dominique te secoue. Et serre tes bras si fort qu'ils restent colorés des jours entiers.

Alors Dominique devient pâle. « Ce n'est pas moi, je ne comprends pas, pardon. Pardon mon amour, pardon, je m'en veux tellement. »

Toi tu dis que ce n'est pas grave, que rien n'est grave, que tu comprends. Tu dis que ces taches sur tes bras, ce sont des coups de lune, attrapés à trop rêvasser. Ou de l'aquarelle, délicatement déposée. Et Dominique sourit à travers ses larmes. « Tu vois, c'est pour ça que je t'aime. » Tu penses que son sourire est l'arc-en-ciel sur lequel vous dansez.

Il est 18 h 45, Dominique ne va plus tarder. Tu hésites. L'eau bout depuis plus de cinq minutes. Tu aimerais que les pâtes soient prêtes lorsque Dominique arrivera. Tu aimerais aussi qu'elles soient *al dente*, cuites à la perfection. Tu hésites. Tu décides d'attendre le bruit de ses pas dans l'escalier. Tu mets la table pour passer le temps. Tu plies les serviettes, râpes le fromage. Tu tends l'oreille. Tu essaies d'oublier la vapeur qui ne cesse de s'échapper. Tu rajoutes de l'eau froide. L'eau ne bout plus.

Tu te calmes.

Tu rêves de dessiner la buée qui envahit les vitres. Tu l'imagines gelée. Tu imagines une maison minuscule. Tu l'imagines construite dans une ampoule fissurée. Les fenêtres sont givrées. Tu

aimes dessiner le givre. Tu as fait un album pour Noël, tu en as mis partout. Sur le chapeau des allumeurs de réverbères, dans les cheveux de la contortionniste et au sommet du chapiteau. Ton éditeur a adoré, les lecteurs aussi. Mais ça n'est pas ça, l'important. L'important, c'est que les enfants caressent le papier avec leurs yeux remplis de poussière de réverbère. Les enfants ont toujours les yeux remplis de poussière de réverbère et tout ce qu'ils regardent s'en trouve illuminé.

Il est 18 h 53 et tu entends ses pas dans l'escalier. Légers, presque sautillants.

Tu t'empresses de mettre les pâtes. Ta main tremble un peu. Ton poignet est douloureux.

Un cliquetis, Dominique a fermé la porte à clé. Toi, tu laisses la porte ouverte quand tu es à l'intérieur.

Dominique la ferme, toujours.

Tu appelles : « Mon cœur ? Tu as passé une belle journée ? »

Dominique court, t'embrasse, t'enlace. « Mon amour. »

Une bouteille à la main, un bordeaux, sans doute grand cru. Son sourire. Charmeur et délicat. Ses lèvres parfaites. Cet air contrit. La buée au coin des paupières. « Mon amour, pardonne-moi. »

Pardonner ? Tu souris. Il n'y a rien à pardonner. Tu sers les pâtes, Dominique remercie. Verse le vin. Tu revois ce petit resto italien, votre premier rendez-vous. Tu revois la bougie, son reflet dans la pupille de Dominique. Tu revois votre premier baiser. Tu te demandes ce que serait ta vie si ce jour-là vous ne vous étiez pas embrassés. Si l'un de vous n'était pas allé à ce salon du livre. Si Dominique n'avait pas acheté *Petite brume autour des réverbères* pour sa nièce de quatre ans. Si tu avais eu moins de temps pour dédicacer l'album. Si vous n'aviez pas tant parlé. Si tu n'avais pas glissé ta carte dans sa main.

Tu te demandes ce que serait ta vie et tu as mal de te le demander.

Ton poignet t'élançe.

Dominique propose de faire la vaisselle et tu veux refuser. Ton poignet... Tu acceptes. Tu dis que tu l'aimes. Tu dis que tu l'imagines en pieuvre colorée, tu l'imagines jonglant avec les assiettes, astiquant les verres et essuyant les services.

Dominique t'embrasse sur le nez. « Tu vois, c'est pour ça que je t'aime. » Vous vous enlacez, tes douleurs sont oubliées, tu t'envoies dans ses bras, tu peins le soleil et chasses le brouillard, le ciel est bleu, les oiseaux brillent et vous jouissez.

★

Il est 7 h 30, la place à tes côtés est encore chaude mais Dominique n'est plus là. Tu as chaud tu as froid, tu appelles. « Mon amour ? Dom ? » Tu as froid et tu as chaud.

La table est mise, une odeur de café. Tu appelles encore, pas de réponse. Tu te demandes de quelle couleur est le ciel aujourd'hui.

Des pas dans l'escalier, légers. Le cliquetis des clés. « Mon amour, la boulangerie juste en bas était fermée... j'ai dû marcher jusqu'à *Chez Marceline*, pardon. » Et toi, tu fonds. Tu fonds sur Dominique qui t'enlace. Aujourd'hui, le ciel est bleu.

★

Il est 12 h 15, tu retrouves Chiara et Martial pour déjeuner.

Vous parlez de politique, de littérature, du prochain salon, des derniers succès, du goût de la coriandre, de ce petit bistro pakistanais qui vient d'ouvrir, il faudra tester, du fait d'être ou ne pas être végétarien, des photos de chats sur les réseaux sociaux, des gens qui parlent des photos de chats sur les réseaux sociaux, de la dernière application de rencontre, de Kadija, la femme de Martial, de

Philippe, le nouveau mec de Chiara, de Dominique. Tu souris en évoquant les croissants du matin. Tu as dessiné leur odeur, tu montres tes croquis. Martial demande si c'est le début de ton prochain bouquin, Chiara soupire que tu as de la chance. Elle a les yeux qui brillent, qui s'embuent, elle rougit, elle bafouille. Martial ne remarque rien, toi tu n'oses pas poser de questions. Il pleut dans le ciel de Chiara, et tu n'as pas tes pinceaux sur toi.

Martial parle encore du dernier *Star Wars*, de sa prochaine BD, d'un podcast sur les papas, de la forêt amazonienne, de son rendez-vous pro de 13 h 30. Il est 13 h 23, il panique, il vous salue, il s'enfuit.

Tu demandes à Chiara comment elle va. Elle répond : « Ça va ça va. »

Tu demandes si elle est sûre. Tu ajoutes : « Avec Philippe... Comment ça se passe ? »

Elle ne dit rien. Tu remplis le silence de parapluies colorés que tu dessines à la gouache, tout autour de Chiara, pour la protéger. Alors elle parle.

Elle dit d'abord que tu ne peux pas comprendre, que c'est compliqué, qu'elle l'aime, qu'elle l'aime vraiment, qu'il se fâche parfois, qu'il n'est pas violent, enfin si, un peu, mais qu'il ne fait pas exprès, que certaines amies lui disent de le quitter, que c'est dur, qu'elle n'aurait pas dû t'en parler,

qu'il ne faut pas s'inquiéter, que ce n'est qu'un mauvais moment à passer, que Philippe est un peu stressé, que ça finira par s'arranger.

Tu as envie de lui dire que c'est faux. Que ça ne peut qu'empirer, qu'elle doit se battre, partir, le quitter.

Tu dis : « Je comprends. »

Elle t'offre un sourire de chien mouillé. « Bien sûr que non. »

Tu penses aux croissants, tu te dis que Chiara a peut-être raison.

★

Il est 18 h 30.

Dominique va arriver. Tu as passé l'après-midi à crayonner. À crayonner les rayons du soleil, jaune sur bleu azur, à chasser la pluie qui coulait des yeux de Chiara.

Ce n'est pas ton tour, mais tu as proposé de préparer le repas. Dominique a répondu : « Volontiers, merci. » Tu fais une salade immense et pleine de couleurs, une salade comme tu les dessines. Il y a des tomates, des carottes râpées, du maïs. Et de petites tartines de chèvre chaud. Tu fais couler du miel.

Les pas dans l'escalier, le cliquetis des clés.

Tu appelles. « Mon cœur ? Une belle journée ? »

La réponse se fait désirer. Dominique entre dans la cuisine, t'embrasse sur le nez.

« C'est prêt ? »

Tu l'invites à s'asseoir. Dominique parle de délais trop courts, d'auteurs qui se prennent pour des rois et pendant que tu dessines dans ta tête un jardinier-écrivain cousu d'or, Dominique te demande comment s'est passée ta journée. Tu effaces l'esquisse, parles de tes nouveaux dessins et de ton désir de peindre tes odeurs préférées, évoques Martial et Chiara. « Tu les vois souvent, non ? » Dominique n'a posé aucune question sur tes crayonnés. Dans ses yeux, tu vois le ciel qui s'assombrit.

« Un peu, oui. Ce sont mes meilleurs amis. »

Dominique renifle, ne dit rien. Soulève une tomate, la laisse retomber dans l'assiette. Te regarde d'un air écœuré.

Tu fais la vaisselle, vas te coucher.

Tu penses aux yeux de Chiara, à son ciel orageux. Tu penses à ton tout petit allumeur de réverbères, tu penses à la lumière, qui fait la différence. Tu penses aux yeux des enfants. À ceux qui racontent qu'on finit toujours par grandir. Tu penses à cette carte, remplie de minuscules personnages, que tu as tendue à Dominique, il y a déjà si longtemps. Tu penses à ce SMS rempli de compliments, tu

penses à votre premier resto, tu penses à son sourire, tu penses à ses yeux, tu te demandes quelle sera la couleur de leur ciel demain.

★

Il est 7 h 35. Tu te réveilles loin de ses bras, Dominique te tourne le dos. Tu te lèves sans faire de bruit, prépares le café. Ton poignet te fait payer les heures passées à crayonner.

Dominique se lève, avale son café, tu voudrais l'embrasser mais déjà la porte claque sur ses talons. Tu commences à craindre la pluie. Tu crains la pluie, toi qui aimes tant l'odeur du béton mouillé.

Tu n'arrives pas à te concentrer, ton poignet, comme ton imagination, est rouillé. Tu saisis un pinceau, crées des engrenages infinis, des machines à broyer les cœurs, des avaleurs de sourire. Tu oublies que tu as mal au poignet, tu remplis ton carnet, tu imagines l'histoire de ceux qui pour une fois s'échapperaient.

★

Il est 15 h 37. Tu appelles Chiara. Elle ne répond pas.

Tu laisses un message après le signal sonore, tu dis : « Salut », tu dis : « Ça va ? », tu parles des couleurs de son ciel, tu penses à Dominique, à ses mots parfois durs, ses rires qui n'en sont pas, tu t'excuses, tu dis que tu es trop bête. Tu dis que tu es là pour elle, tu dis à bientôt, tu raccroches, tu t'inquiètes un peu, tu penses à toutes ces femmes qui souffrent en silence, tu penses à cette fille qu'on a retrouvée morte, tu penses à ses cris et aux voisins qui n'ont pas appelé la police, tu aimerais ne pas y penser, voudrais dessiner des allumeurs d'étoiles givrées, mais sous ton pinceau il n'y a que des engrenages, des engrenages acérés et des cœurs broyés.

★

Il est 18 h 30.

Tu as préparé un curry de légume et du riz. Dominique aime le curry, c'est ton moyen pour peindre le beau temps. Tu te demandes si les légumes ne sont pas trop croquants. Tu ajoutes un peu d'eau. Beaucoup d'eau. Tu avais le poignet trop douloureux pour couper la courge en fines lamelles.

Il est 18 h 48 et tu entends ses pas dans l'escalier.

Le son est sec, cassant.

Tu t'empresses de mettre la table.

La porte claque, cliquetis.

Tu inspires.

Tu appelles : « Mon cœur ? Tu as passé une belle journée ?

– À ton avis ? Je n'ai pas arrêté de courir après des trucs à faire pour le mois passé.

– J'ai préparé un curry.

– C'est prêt ? »

Tu goûtes. La courge craque, tu voudrais qu'elle fonde. « Encore deux minutes. »

Tu t'approches pour embrasser Dominique. Tu reçois un regard noir.

Tu ne dis rien. Tu n'oses rien dire. Tu penses seulement que le ciel gris, c'est dangereux. Il devient trop vite noir et orageux. Tu imagines ton allumeur de réverbères, tu t'accroches à sa lumière.

« Et toi tu restes là, tu dis rien, et le souper n'est même pas prêt ! »

Tu entends la musique, *Mistral gagnant* en sonnerie, tu vois ton portable s'allumer. Les yeux de Dominique déjà ombragés. Les éclairs. « Elle te veut quoi, cette Chiara ? » Tu vois sa jalousie et sa colère, tu te demandes comment va Chiara, tu aimerais lui répondre pour lui demander, tu n'oses pas.

Tu sens les mains sur les taches qui n'ont pas eu le temps de disparaître, les doigts agrippés à tes poignets, les secousses.

La musique s'est arrêtée, reste le souffle rauque de Dominique, éplorée.

Tu penses à Chiara.

Tu te dis que les femmes souffrent en silence et que les hommes ne souffrent pas.

Tu te demandes s'il y en a d'autres comme toi.

D'autres hommes qui n'existent pas.

Marilou Rytz, 24 ans, Granges-Marnand, Suisse.

Marilou Rytz est diplômée d'un bachelors de création littéraire. Elle participe également à plusieurs projets de groupes dont celui du collectif Particules. Elle écrit en ce moment un roman.

Ses écrivains préférés sont Jane Austen, James Matthew Barrie, Charlotte Brontë et Maeve Binchy. Elle se passionne également pour le théâtre, les balades et le bénévolat.

Marilou a été parrainée
par Mohammed AÏSSAOUI

Ma maman au bout d'une corde
ou la raison pour laquelle j'ai cessé
d'aller à la pêche

Adéliane Sauvageau

Tu devais m'attendre à l'arrêt d'autobus au retour de l'école.

Ce jour-là, tu n'y étais pas.

Nous devions marcher ensemble jusqu'à la maison.

Ce jour-là, j'ai fait le chemin seul.

La maison aurait dû être pleine de lumière et de musique.

Ce jour-là, elle était silencieuse et plongée dans l'obscurité de l'hiver.

La voiture de papa n'était pas devant la maison, je n'étais donc pas inquiet.

Je me suis pris à imaginer que tu m'attendais cachée pour me faire une surprise pour mon anniversaire, comme ils font souvent dans les films. Je ne vieillirai qu'à la fin de semaine prochaine, mais peut-être voulais-tu me fêter un peu à l'avance ? Je salivais à l'idée de croquer dans un morceau de ton

fameux gâteau au chocolat que tu réserves pour les occasions spéciales. Je me suis déshabillé rapidement et j'ai pris soin de bien suspendre mon manteau et mon foulard pour que tu sois fière de moi. J'ai regardé derrière le divan, sous les lits, dans les garde-robes, mais je ne t'ai pas trouvée. Il n'y avait pas non plus d'effluves de chocolat dans l'air ou de cadeaux sur la table. J'ai fait le tour de la maison à la recherche de ta cachette. Il ne restait que le garage où je n'avais pas regardé. En ouvrant la porte, c'était une tout autre surprise qui m'attendait. Tu n'étais pas cachée derrière le mobilier de jardin.

Tu étais suspendue à une poutre du plafond.

J'ai eu le souffle coupé en te voyant ainsi perchée, maman. Tu me tournais le dos et je souhaitais secrètement que ce ne soit pas toi. Peut-être m'étais-je trompé de maison ? Mais au fond de moi je savais que ce corps t'appartenait.

J'ai fermé très fort mes paupières, espérant me réveiller dans mon lit, espérant que ce ne soit qu'un mauvais rêve, espérant que ce ne soit pas vraiment ce que je pensais, espérant que tu respires toujours, espérant ne pas avoir à faire face à la mort, espérant que mon enfance ne soit pas à jamais terminée, espérant qu'il y ait toujours quelque chose à espérer.

Je n'ai toutefois pas pu garder mes yeux fermés bien longtemps : les ombres et les images effrayantes m'assaillaient déjà.

Je t'ai imaginée dans un cercueil, des insectes te dévorant la chair, je t'ai imaginée en cadavre digne d'un film d'horreur.

Je t'ai imaginée, t'asphyxiant au bout de cette corde, ton corps secoué de soubresauts. Ça me rappelait les poissons qui sautaient dans la barque l'été dernier quand nous étions allés pêcher. Cette fois-ci la danse ne me faisait pas rire. J'ai senti les poissons mourants remonter dans mon estomac et j'ai vomi sur le tapis en me jurant de ne plus jamais en manger. En relevant la tête, j'ai eu l'impression que ton corps avait bougé, j'ai eu peur et je suis resté immobile à le fixer depuis l'embrasure de la porte. Je ne savais pas ce que je devais faire, je ne me sentais pas brave du tout, même si je portais mes chaussettes de superhéros. Mes pieds semblaient figés sur place, ma bouche était sèche et mes yeux incapables de se détourner de toi. Je voulais avancer, mais je n'arrivais pas à esquisser le moindre mouvement.

Il m'a fallu plusieurs respirations avant de parvenir à faire un pas dans ta direction. La nausée avait diminué, la peur l'avait remplacée. Après avoir fait dix-sept pas, je suis arrivé au pied de ton corps. Il

était imposant, suspendu de cette façon. Je ne pouvais pas te laisser comme ça.

J'ai dû monter sur un tabouret pour t'atteindre.

Avant de défaire le nœud, j'ai voulu t'enlacer une dernière fois. C'était différent maintenant que tes bras ne resserraient pas leur étreinte sur mon si petit corps. J'ai fait bien attention de ne pas te serrer trop fort, pour ne pas toucher les bleus qui parsèment ton abdomen.

Te souviens-tu du soir où nous les avons nommés ?

Ils étaient récents et il était facile de les différencier puisque les jointures de papa ne frappent jamais deux fois de la même manière.

En t'étreignant, je percevais tes côtes frêles sous ta robe blanche et j'ai senti un énorme vide lorsque mon oreille collée sur ta poitrine ne parvint pas à percevoir les battements sourds de ton cœur. La pièce m'apparaissait trop déserte, trop silencieuse, trop inerte. J'ignore combien de temps mon étreinte a duré ; tout ce que je sais, c'est que je souhaitais très fort que tu finisses par me la rendre une dernière fois. J'écoutais en vain le silence dans la pièce priant pour qu'un dernier mot doux se glisse sur la commissure de tes lèvres.

Il n'est jamais venu.

Ma respiration solitaire était le seul son qui troublait le mutisme de la pièce. Sans doute pour que je puisse prendre pleinement conscience que je respirais toujours, moi. Tu me faisais un peu peur maman, tu avais l'air toute brisée, un cadavre froid et blanc. Ton cou semblait cassé et j'avais l'impression que tu devais avoir mal dans cette position. Je devais te libérer de cette attache. Peut-être était-ce la dernière fois que je pouvais t'aider à ne plus souffrir. En dénouant la corde, j'ai fait du mieux que j'ai pu pour ne pas croiser ton regard vide et effrayant. Je n'avais pas envie que tu deviennes un cauchemar qui hanterait mes nuits. J'ai fait mon possible pour déposer ton corps au sol en douceur malgré mes doigts tremblants. Mais il était tellement lourd, ton corps, maman, c'était comme si tout le poids de ton existence logeait dans tes talons. Au contact du sol, ta tête a fait un bruit mat.

Pardonne-moi maman.

Tu m'apparaissais si fragile, je me suis demandé où était passée la maman la plus forte de l'univers. Les larmes se sont mises à couler, créant ainsi une marée de regrets sur mes joues. Tu ne viendras pas à mon spectacle de fin d'année, tu ne me verras pas grandir jusqu'à te dépasser, tu ne m'emmèneras plus pêcher, tu ne me chanteras plus de berceuse et tu

ne me réconforteras plus jamais. Désormais je serai seul avec papa, désormais je n'aurai plus de famille.

Debout sur mon tabouret, je t'observais. Mes pleurs créaient l'effet de gouttes de pluie sur ton corps. On aurait dit que j'étais un nuage. Un cumulonimbus, tu sais, le nuage d'orage. Oui, ainsi situé j'étais une partie de ciel qui écoulait toute sa peine sur toi. La vraie tempête est toutefois arrivée au moment où le cliquetis de la porte a résonné. Ma tristesse a cédé la place à l'angoisse et à la peur. C'était papa qui rentrait.

Au bruit qu'il faisait, je pouvais en déduire qu'il avait déjà commencé à boire. Il a arrêté de pleuvoir dans tes cheveux et les poissons de tout à l'heure ont tenté de nouveau de remonter dans ma gorge. J'ignorais ce qui m'effrayait davantage : ma maman sans vie ou mon papa sans conscience. Mes jambes tremblaient plus qu'au moment où mon regard s'était posé sur ton corps suspendu. J'écoutais son vacarme en cherchant des yeux un endroit où me cacher, comme je le fais toujours à son arrivée. Mais aujourd'hui je n'avais pas envie de te laisser seule avec lui, alors je suis resté perché sur mon tabouret. Il lui a fallu quelques minutes avant qu'il ne réalise que la maison était étrangement silencieuse. Il a titubé dans notre direction et, au moment où

il t'a aperçue, les effets de l'alcool ont semblé se dissiper.

Papa n'a pas eu la même réaction que moi. Il n'a pas semblé apeuré, au contraire, il semblait furieux. Je ne compte plus les fois où je l'ai vu en colère, mais c'était la première fois que je le voyais aussi contrarié. Il t'a secouée comme si tu n'étais qu'une vulgaire poupée de chiffon.

Ce que tu avais l'air petite, ainsi brandie au bout de ses bras, maman.

Je voulais lui dire de te lâcher, mais j'avais peur que ce ne soit moi qu'il secoue ainsi s'il me remarquait. Son visage était tout contorsionné et rouge, le contraste entre vos deux teints était frappant. Tu avais la pâleur d'un ange et lui le teint d'un démon. Il criait, criait, criait, sans que tu réagisses. Des postillons s'échappaient de ses lèvres pour aller s'écraser sur ton visage. Sa salive se mélangeait aux larmes que j'avais versées quelques instants auparavant. J'ignorais comment il arrivait à regarder ton visage livide d'aussi près, moi qui en avais été incapable.

Il était si violent avec ton corps si fragile que j'avais peur qu'il ne te brise ou ne t'abîme davantage.

Au bout de quelques minutes, il a fini par se fatiguer et il t'a reposée au sol. Il s'est tourné dans

ma direction et j'ai craqué. J'ai évacué sur lui toute la colère que mon petit corps avait accumulée. Je lui ai crié toutes sortes d'insultes, je lui ai dit que je ne voulais pas de lui comme père et je l'ai accusé de t'avoir tuée. Les larmes s'étaient remises à couler et elles laissaient des sillons brûlants sur mes joues. La tempête avait repris dans ma poitrine, la rage serrait mon cœur et tordait mon estomac.

J'ignore à quel moment je suis descendu de mon tabouret, mais je me suis retrouvé devant lui à marteler son gros ventre de bière de toutes mes forces. Il ne m'a pas arrêté, ne m'a pas frappé en retour, il n'a pas réagi. Il a encaissé mes coups et mes insultes, comme tu l'as fait avec lui pendant toutes ces années. Je passais sur lui toute ma haine, mais aussi toute ma détresse.

Je t'en voulais de m'abandonner comme ça, je te trouvais lâche, égoïste et méchante. Chaque fois que mes poings heurtaient l'abdomen de papa, une partie de mon enfance y restait. Ce soir-là, les miettes de mon innocence occupaient l'espace habituellement réservé aux croustilles sur sa panse. Je ne sais pas combien de temps cela a duré, je ne me suis arrêté qu'au moment où mes bras endoloris ne pouvaient plus se soulever.

Après ma crise, nos regards se sont croisés et, l'espace d'un bref instant, j'ai cru voir un peu de

moi au fond de ses prunelles. J'y ai aperçu un mélange de violence et de haine, et j'ai eu peur.

Alors que je reprenais mon souffle, papa m'a demandé, d'une voix que je ne reconnaissais pas, si j'avais appelé la police ou les ambulanciers. Je lui ai fait signe que non et il est sorti de la pièce en traînant les pieds. Le silence était de retour et il paraissait encore plus lourd que tout à l'heure, comme s'il contenait désormais une multitude d'inquiétudes, d'incertitudes et d'angoisses.

Je savais qu'une fois les policiers arrivés tu me quitterais pour de bon. Alors, j'ai mis ta main devenue trop froide dans mes cheveux et je me suis étendu à tes côtés, à même le plancher poussiéreux du garage. Pendant quelques secondes, je me suis pris à croire que tu allais te mettre à me chanter ma chanson préférée et que je sentirais ton souffle chaud sur ma nuque, puis je me suis rappelé que cela n'arriverait plus jamais. J'ai commencé à énumérer tout ce qui allait changer après ce soir. Probablement que demain tout le monde sera au courant de ce qui t'est arrivé ; mes professeurs, les collègues de papa, la grosse voisine et tes amies du club de lecture. Je me demande comment ils réagiront en apprenant la nouvelle. Vont-ils s'effondrer au sol comme au cinéma ? Trouveront-ils cela tragique, incompréhensible, irréel ? Je me demande s'il

y aura une petite place pour toi dans le journal. Si j'étais journaliste, je te placerais en première page. Je ne ferais qu'effleurer ta mort, pour laisser plus de place à tout ce que tu as été de ton vivant. Je rendrais hommage à tout ce que tu as accompli, pour toi et pour les autres. Tu mériterais la première page, pas pour la fin de ta vie, mais pour ta vie en soi. Je te concocterais le plus bel acrostiche du monde, qui déborderait d'amour. J'espère que les gens qui travaillent au journal feront un bon article, un qui soit à ta hauteur.

Pour les aider, je suis allé dans ma chambre mettre sur papier tes plus belles qualités. J'ai pris le papier bleu réservé aux grandes occasions et je me suis appliqué à faire de jolies lettres. J'ai travaillé fort et quand je suis revenu dans le garage pour te montrer le résultat, tu n'y étais plus. À la place se trouvaient des ambulanciers et des policiers qui parlaient fort. Papa était interrogé par un monsieur qui prenait des notes dans un calepin blanc usé.

Je me suis précipité à l'extérieur pour voir si tu t'y trouvais. Une partie de moi devait absolument te montrer l'acrostiche que j'avais composé. Je ne te voyais nulle part et je refusais de croire que tu te cachais dans le sac noir qu'un monsieur s'occupait de transporter. Je grelottais dans l'air froid de l'hiver et mes bas de superhéros étaient à présent tout

trempés par la neige qui tapissait l'entrée. Une dame aux cheveux clairs s'est approchée de moi pour me parler. Je crois qu'elle tentait de me convaincre de rentrer à l'intérieur, je sentais ses doigts s'enfoncer dans mes épaules, mais je ne pouvais bouger. Je n'entendais pas ses paroles, trop occupé à fixer la civière qu'ils installaient dans l'ambulance.

Ce que tu devais avoir froid, maman, dans cet habit de plastique.

Les quelques flocons qui tombaient du ciel avaient mouillé mon beau papier bleu. J'aurais aimé pouvoir te lire mon acrostiche.

J'aurais aimé pouvoir te dire adieu.

Voilà une semaine que tu es partie, maman. Aujourd'hui c'est mon anniversaire, j'ai dix ans. Tu sais, je suis presque un homme maintenant.

Je pense que papa a oublié quel jour on est, ce n'est pas grave, je n'ai pas très envie de célébrer cette année. D'ailleurs, personne ne semble penser à mon anniversaire parce que aujourd'hui ce sont tes funérailles, maman.

Normalement tu me permets de rester en pyjama toute la journée, mais à voir la mine que faisait papa ce matin, je n'ai pas voulu argumenter et j'ai enfilé l'ensemble qu'il m'avait acheté. Le veston est un peu trop petit, il m'empêche de lever les bras et le

pantalon semble être fait de papier sablé, mais je ne lui ai rien dit. Je ne voulais pas le mettre en colère, et puis c'était la première fois qu'il m'offrait quelque chose.

Je crois que c'était l'anniversaire le plus long de ma vie. J'ai eu mal aux jambes à me tenir debout près de ton urne toute la matinée pendant que des gens que je ne connaissais presque pas venaient me serrer la main.

Je n'avais pas envie de saluer les personnes qui venaient te dire au revoir. J'avais envie de leur crier des insultes, de leur demander où ils se trouvaient quand tu avais eu besoin d'aide et de les empêcher de serrer la main de papa.

Le monstre ne méritait pas de sympathie.

Puis il y a eu la cérémonie. J'ai pu aller lire mon acrostiche. Papa me l'avait promis l'autre soir pour me convaincre de retourner à l'intérieur après que l'ambulance t'a emportée.

Je crois que c'était la première fois qu'il tenait une promesse.

C'était impressionnant d'avoir les yeux de tous ces gens qui me fixaient. Au début j'avais la gorge sèche, mais je t'ai imaginée dans la salle et je n'ai lu que pour toi. Quand j'ai eu fini, les gens ont applaudi et j'ai senti que ce n'était pas pour moi, mais que c'était toi qu'on célébrait.

Je n'ai pas pleuré, je me sentais anesthésié, comme chez le dentiste.

J'ai perdu mon sang-froid lorsque tout a été terminé. Lorsque mon regard s'est posé sur les visages bouffis des inconnus dans la salle. J'aurais voulu qu'ils voient leurs têtes d'hypocrites. Ils n'avaient pas le droit de te pleurer, pas le droit d'être ici. Pas après avoir ignoré les bleus sur ton corps et les larmes qui ne quittaient plus tes joues depuis quelque temps. J'aurais voulu qu'ils aient toute la peine qui ne me quittait pas depuis une semaine, qu'ils aient la poitrine serrée en permanence par cette pieuvre qu'est le deuil et qu'ils se perdent dans le vide qui grandissait dans mon ventre depuis ton départ. J'aurais aimé passer sur eux toute la haine que j'avais contre toi et contre moi-même. J'avais la gorge nouée en les regardant quitter les lieux. Ils reprendraient tous le cours de leur vie, sans se soucier du fait que la mienne était détruite à jamais. Dans quelques jours ils ne penseraient sans doute même plus à ta mort, alors que l'image de ton corps suspendu ne s'effacera jamais de ma mémoire.

Une main s'est posée sur mon épaule alors que, les joues trempées de rage, je m'apprêtais à leur crier des bêtises.

C'était M. Lévesque, mon professeur. Il m'a tendu un mouchoir et m'a dit qu'il avait adoré mon

acrostiche. J'ai eu envie de lui dire que ce n'était pas son opinion à lui que je voulais entendre, mais la tienne. M. Lévesque m'a proposé de m'aider à écrire un livre sur toi dans lequel je pourrais raconter des anecdotes, coller des portraits et faire des dessins de nous. Il a même dit que je pourrais y coller des fleurs séchées pour me rappeler ton odeur. Selon lui, les livres sont les gardiens de la mémoire. Ainsi, je pourrai te garder vivante éternellement entre les pages de mon ouvrage.

Tu te rends compte, maman, un livre entier juste pour toi. Ce sera le livre le plus magnifique de l'univers.

Après notre discussion, M. Lévesque est venu me reconduire à la maison parce que papa avait disparu. Je pense qu'il m'avait oublié, après tout il n'est pas habitué à s'occuper de moi. Une fois arrivé, j'ai commencé à chercher des photos de toi pour les mettre dans le livre. J'ai trouvé ma préférée, celle où tu virevoltes dans ta robe bleue à tournesols. Ton sourire figé sur le papier glacé réchauffé le cœur et tes yeux brillent de bonheur. Tu n'as pas l'air morte sur cette photo, c'est ce souvenir-ci que je veux conserver de toi : ma maman rayon de soleil.

J'ai sorti la photo de l'album en faisant bien attention de ne rien déchirer. J'ai ensuite traversé le salon en m'efforçant de ne pas trébucher sur l'une des

nombreuses bouteilles d'alcool qui jonchaient le sol. Je ne voulais pas réveiller papa assoupi sur le canapé, je ne voulais pas le mettre en colère. Je suis allé me réfugier dans ton lit. Je me suis emmitouflé dans tes couvertures et j'ai respiré ton odeur, encore et encore. J'ai mis ton portrait sur ton oreiller, ainsi c'était un peu comme si tu étais là, à mes côtés.

Je sais que l'important d'un anniversaire ce ne sont pas les cadeaux, mais ce soir le seul cadeau que j'aurais aimé recevoir était celui de ta présence. J'avais envie que tu me bordes, envie de sentir la chaleur de ton corps si familière et réconfortante pour une ultime fois.

J'aurais aimé que tu me racontes l'histoire de Peter Pan pour que je m'endorme.

Je me suis consolé en pensant que ton esprit avait quitté ton corps désormais poussière, et qu'il était probablement déjà au pays imaginaire.

Et j'ai prié pour que, de là-bas, tu veilles sur moi.

Tu es partie il y a vingt ans maman, ce soir j'ai trente ans. Je suis un homme, maintenant. Ne t'inquiète pas, il y a toujours en moi une partie qui refuse de grandir, comme toi. C'est étrange cette année, c'est la première fois depuis mes dix ans que M. Lévesque ne sera pas avec moi pour célébrer.

Je serai donc seul à lire le livre que nous avons écrit ensemble après ta mort.

Tu sais, après ta mort, il m'a fallu plusieurs années avant que ma vie reprenne ce qui ressemble à un cours normal. Adolescent, je t'en ai beaucoup voulu d'être partie sans moi et de m'avoir égoïstement laissé seul entre les griffes de papa. Je t'ai trouvée lâche de ne pas avoir eu le courage de le quitter. J'ai supposé qu'en vérité tu ne devais pas m'aimer tant que cela, puisque je n'avais pas su te convaincre de rester. On aurait été bien tous les deux, non ? On aurait pu partir, j'aurais pris soin de toi et toi de moi.

J'ai passé ma jeunesse en colère. J'ai fait du mal à des gens bien, je voyais rouge et j'avais la tête pleine d'idées noires.

Puis un jour j'ai compris des choses que je ne comprenais pas avant. J'ai réalisé que tu avais vu ton conte de fées tourner au cauchemar, sans pourtant perdre l'espérance d'une fin heureuse. J'ai saisi toute la douleur qui t'habitait, tout le désespoir.

Bon Dieu, ce que tu devais te sentir seule, sans personne à qui te confier !

Peut-être que tu en avais marre de ce masque que tu enfilais avec moi ? Peut-être qu'il y avait trop de mon père dans mes yeux pour toi ? Peut-être que tu n'avais plus la force d'être brave, lumineuse et

enjouée ? Peut-être qu'à force de me lire les aventures de Peter Pan tu t'étais prise à croire que tu pouvais aller le rejoindre ?

Je ne pense pas un jour réussir à comprendre entièrement ta décision. Et je sais que les vœux doivent rester secrets, mais cette année, en soufflant mes bougies d'anniversaire, j'ai souhaité réussir à te pardonner.

C'est difficile, tu sais, d'y parvenir complètement.

Il y a une boule d'amertume qui m'empêche de respirer et d'avaler normalement. J'imagine qu'il y a un peu de mon père quelque part en moi, mais tu m'as appris l'importance de pardonner.

Alors, je te pardonne.

Je te pardonne de ne pas avoir été là pour célébrer mon dixième anniversaire, ni les dix-neuf suivants. D'avoir parsemé les nuits de mes vingt dernières années de cauchemars dans lesquels ma maman au bout d'une corde me terrifiait. Je te pardonne d'être la raison pour laquelle je n'ai jamais remis les pieds sur un bateau de pêche ou dans un restaurant de fruits de mer. De m'avoir laissé seul avec le monstre, qui, pour moi, ne se cachait pas sous mon lit ou dans mon placard. Je te pardonne de m'avoir fait douter de ton amour et de ma valeur. De ne pas avoir été présente le jour de la remise de mon diplôme, ni celui de mon mariage.

Je te pardonne de ne pas avoir assisté à la naissance de ma fille et je te pardonne de te cacher au fond de ses yeux.

Je te pardonne d'être partie sans me dire adieu.

Je te pardonne de me rendre fou à essayer de me rappeler ta voix, ton rire et ton odeur. Je te pardonne d'avoir fait du jour de mon anniversaire le pire jour de l'année et de m'avoir laissé me sentir si désespéré lorsque les professeurs nous demandaient de créer des bricolages pour la fête des mères.

Je te pardonne de m'avoir fait croire que Peter Pan et la fée Clochette existaient, de m'avoir fait laisser ma fenêtre entrouverte, espérant que tu viennes avec eux me chercher pour m'amener au pays imaginaire.

Ce soir j'ai trente ans et ce soir, comme tous les ans depuis mes dix ans, j'embrasserai ton portrait posé sur ma table de chevet.

Et je souhaiterai que, quelque part entre la deuxième étoile à droite et le matin, tu penses un peu à moi.

Adéliane Sauvageau, 19 ans, Victoriaville, Canada.

Adéliane Sauvageau est étudiante au Québec. Elle se passionne pour la lecture, l'écriture, le théâtre, l'histoire, l'humour et la psychologie. Ses écrivains

préférés sont Éric-Emmanuel Schmitt, Virginia Woolf, Gérald Godin, Marc Levy, Markus Zusak et Michel Tremblay.

Adéliane a été parrainée
par Ananda DEVI

Ave Cesar

Juliette Guéron-Gabrielle

Il est un peu plus petit que la moyenne. Son pénis. Pas de quoi en faire tout un plat. Pas de quoi empêcher une femme de jouir. Il ne l'a pas découvert seul, qu'il était plus petit. Son camarade Max lui a demandé sa taille, puis lui a dit : « Ah, tu es en dessous de la moyenne. » Alors, il a cherché « taille moyenne de pénis homme » sur Internet. Et il a vérifié Internet dans le manuel d'anatomie de Max. Il est très fort pour trouver des informations, quel que soit le sujet. Parfois il pense que c'est ça qui lui a permis d'intégrer l'université de Cambridge. D'autres fois il se dit que c'est grâce à ses privilèges. Quand il est arrivé à Cambridge, ça lui a fait bizarre : il n'avait jamais vu une ville avec autant de Blancs. Il n'avait jamais parlé à tant de fils de consultantes ou de filles de professeurs.

Un centimètre plus petit que la moyenne, ça reste raisonnable. Bien sûr ce n'est jamais plaisant de

savoir qu'en moyenne une fille qui le regardera se déshabiller aura vu mieux : en moyenne, son sexe sera une déception. Mais il a bien d'autres soucis dans la vie. Il y a, par exemple, le fait qu'il se sente très seul. Il passe des heures sans voir personne, seul dans sa tête, et il n'est même pas un type intéressant. Mais il n'aime pas s'attarder là-dessus non plus : il est seul, pas dépressif. Pas encore, pas encore, il se dit parfois quand il marche dans les petites rues moyenâgeuses de Cambridge, et il ricane.

Il n'a couché avec personne depuis son arrivée à l'université. Deux mois sans sexe, deux mois sans femme, il y a pire, il y a mieux. Le week-end dernier, il a bu les deux tiers d'une bouteille de vodka et il a embrassé la fille à côté de lui. Beaucoup de langue, il se disait. Un peu lourd. Ils sont allés dans la cuisine, qui sentait mauvais, pour mieux s'embrasser. Là, c'était mieux. Il pouvait la tenir, et elle passait sa main dans ses cheveux. Il avait grand besoin de cette tendresse, de sentir qu'il y avait une main, là, pour lui, qu'il ne pouvait pas disparaître puisqu'on passait une main avec des doigts très fins et des ongles propres dans ses cheveux. Il s'est mis à bander. La fille ne pouvait pas se douter du centimètre de moins à travers le tissu. Il lui a demandé si elle voulait venir dans sa chambre et elle a dit

non. Mais tu peux, il a dit. Mais je ne le ferai pas, elle a répété. Il est remonté seul. À cause de l'alcool, il faisait des pauses toutes les dix marches. Il lui semblait évoluer dans un monde de plans fixes : l'escalier, son étage, son lit. Il avait comme un goût de larmes dans la bouche. Il s'est endormi tout habillé. Le réel semblait loin, le souffle d'un haut-bois filtrant à travers un mur.

Le problème, c'est qu'il ne sait pas pourquoi il est là. À l'université de Cambridge il étudie la politique, il scrute les problèmes de représentativité, de confiscation du pouvoir par les élites, de déséquilibres dans les relations internationales, et partout où il regarde il voit des manifestations des problèmes que ses cours déplorent. La ville lui semble un îlot à l'écart du monde, peuplé de chemises repassées et de dents blanches. Quand ses professeurs parlent de la montée du populisme, de la colère du peuple, ils ont des airs de camarade en autocritique. Sauf qu'à Cambridge il n'y a pas de Parti pour allier la sanction à la reconnaissance de la faute. Ses professeurs sont heureux, ils vont au pub le vendredi, ils ont des enfants tout chauds et des maisons à l'anglaise avec des escaliers, de la moquette. Dans son université, les étudiants, les professeurs, se ressemblent. Depuis qu'il est là, une seule femme lui

a fait cours ; et huit hommes blancs. Ils ont tous un peu de ventre, mais pas trop. Ils aiment les repas qui se prolongent dans la nuit, les bons mots, le vin riche comme une crème ; ils ne mettraient jamais les pieds dans un de ces restaurants où l'on mange des burgers avec les mains, et où l'huile goutte sur les genoux. Ils ont des manières, ils savent que les couverts s'utilisent de l'extérieur vers l'intérieur, à l'exception de ceux pour le pain au-dessus de l'assiette.

Lui, le nouvel étudiant, est malheureux au milieu d'une ville trouée par une rivière et traversée de grands professeurs. Il n'aime pas se réveiller le matin. Au lever, il doit boire trois cafés de suite : il a besoin d'être fébrile pour être sûr que son cœur batte. Dans la rue, il croise cent fois le même étudiant, il est cerné par des habits propres et des jambes pressées. La ville va vite, la ville a la cadence de la confiance. Depuis le XII^e siècle, elle s'arrange avec le monde, le regard un petit peu au-dessus des faits divers, des secousses de l'ordinaire.

Lui est lent parce qu'il ne croit en rien, surtout pas en l'avenir. Il se dit qu'à choisir il aurait préféré être dans une université branlante avec des murs en poussière plutôt qu'à Cambridge. Il aurait bu des canettes de bière et baisé plein de filles, sans complexer sur la taille de son pénis. Il n'aurait pas eu

à voir avec autant de précision la limite entre ceux d'en haut et les autres. C'est déplaisant de devenir l'élite d'une société inégalitaire. Bientôt il ne pourra plus parler des cons qui nous gouvernent, il sera le con qui gouverne. Plus il monte la hiérarchie sociale, plus les visages se ressemblent. Il ne sait plus ce qu'il voit dans le miroir, il ne sait plus quelle tête faire, comment parler. Plus il monte, plus les portes s'ouvrent, moins il respire.

Il préfère penser à son pénis. Bien sûr, il l'avait déjà mesuré avant d'arriver à Cambridge, mais il ne lui était jamais venu à l'esprit de s'informer sur la taille moyenne. Parfois, il se sent venir d'une époque révolue où l'on ne comptait pas ses calories, ses pourcentages de batterie, ses centimètres au repos. Une époque de grandes plaines, d'églises silencieuses, de rivières où faire ricocher les cailloux.

À Cambridge, son ami Max lui avait demandé la taille de son pénis avant de lui dire qu'il était un centimètre en dessous de la taille moyenne avec un grand sourire. « Tu vois, Brutus, toi tu es un centimètre en dessous, moi je suis trois centimètres et demi au-dessus. » C'était un soir où Max faisait la conversation tout en mangeant des chips dans le lit d'une amie. Il y avait des bouts de chips qui tombaient dans le lit de la fille. « Brutus, tu vas me chercher une bière ? » Max avait demandé, après

avoir parlé de sa bite. Max aime bien dire son prénom avec un mauvais accent français, ce qui donne quelque chose comme « Bwüthiüz ». Max étudie la médecine, alors il s’y connaît en taille de pénis. Il aime bien squatter les chambres des gens. Cela ne le dérange pas de mettre ses chaussures sur les draps ou des chips sous la couette ; c’est un mec très riche, très enfantin. Il a une gueule d’ange, avec une bouche rose en cœur et des cheveux blonds en tas. Quand il a les cheveux mouillés après la douche, ils tombent sur ses yeux et Max doit lever le menton pour voir ses interlocuteurs. Max aime bien regarder les gens dans les yeux jusqu’à ce qu’ils rougissent et parler de sexe. Il est plein de blagues, il réfléchit vite. Sur sa porte il a scotché une feuille A4 avec le nom des filles qu’il veut baiser avant la fin de l’année, un peu comme Luther avait affiché ses 95 thèses à une autre époque, dans un autre lieu.

Le matin, quand Brutus se réveille, il entend la voix de Max, très forte à travers les murs de l’internat. Voir autant d’énergie dans un seul corps, ça lui rappelle que lui est mou, comme une méduse qui flotte. Max, lui, est jeune et heureux. Sa vie ressemble à celle d’un guépard, un rythme rapide et fluide, une trajectoire complexe. Max passe d’une personne à l’autre, d’un night-club à l’autre, sans

fatiguer. Brutus ne peut imaginer aucun métier à Max. Il ne le voit rien d'autre que monarque, un monarque qui régnerait sans descendre de son cheval avec une cour itinérante et autant de femmes que de nuits. Un monarque qui verrait le monde comme une grande comédie, et les gens comme autant de décors, de ménestrels, là pour que les rires se poursuivent. Max mourrait jeune sur un champ de bataille, n'ayant pas compris que la guerre existait. Mourant dans son armure percée, il serait heureux de partir sans avoir connu d'autres déconvenues qu'une fin précoce, sans n'avoir jamais vu la tristesse. Il aurait une dernière pensée pour les hommes qui lui avaient donné leur camaraderie, pour les femmes qui lui avaient cédé leurs cuisses pâles et leurs paupières peintes. En s'éteignant, il se rendrait compte qu'il avait été l'un des hommes les plus heureux du monde, un homme pour qui la réalité n'avait été qu'une brume dans le lointain.

Brutus a très peur, à Cambridge. Il a peur dans sa petite chambre la nuit, quand à minuit il entend les gens de son escalier claquer des portes. Parfois les voix de ses voisins se mêlent à ses rêves. Alors tout devient gris, il est coincé dans des champs morts, et les herbes folles ricanent. Il a peur quand il est sur son vélo et qu'il doit rouler du mauvais côté de la route. Il a peur de se faire écraser comme

un chien. Il a peur, nu dans sa douche avec la porte de sa chambre fermée à clé, que ses voisins entrent. Il a peur de commencer à boire parce que c'est difficile d'arrêter. Il a peur de parler aux gens. Il a peur quand il ouvre son frigo et qu'il n'y a plus rien dedans. Il a peur de sa famille, qui est à Marseille et très fière de lui, alors que lui est là et qu'il sait qu'il n'y a vraiment pas de quoi être fier.

Il a honte, aussi. Il a honte d'être là.

Il veut un point de fuite. Il passe longtemps à marcher dans la ville à la recherche d'une échappatoire. Une échappatoire vers une société où il n'aurait pas à être en haut et d'autres gens en bas. Voire une société où il n'aurait pas à être. Il pense beaucoup à son enfance, à cette époque où il avait des pyjamas en velours coloré et où chaque matin, quand il sortait plein de sommeil de sa chambre, il retrouvait ses parents attablés devant des tartines. Il se souvient quand, parfois, ses parents avaient des invités. À table, entouré d'adultes qui parlaient du monde, il avait l'impression d'être du côté du Bien. La table lui semblait belle, dans son chaos de plats et de verres de rouge. Quand le dîner s'éternisait, ses parents lui donnaient le dessert avant tout le monde, ils lui servaient un verre de lait avec le gâteau, puis l'envoyaient au lit. Quand il s'endormait, rempli de chocolat, la voix d'une dizaine

d'adultes filtrant sous la porte, il se sentait en paix. Il y avait un mur d'adultes entre lui et le monde. Il n'avait pas besoin de faire la conversation, il n'avait pas besoin de parler de l'école : la seule chose qu'il avait à faire, c'était de s'endormir. Lui endormi, la fête continuerait. Cette impression d'être entouré de gens qui connaissent la marche du monde, et qu'il suffit de se laisser porter par leur voix pour être en sécurité, Brutus ne sait pas comment la retrouver.

Il veut un point de fuite mais il n'en trouve pas. Il n'y a pas moyen de quitter la ville. Il est coincé dans une ville d'Ambitieux, dans la ville de ceux qui Réussissent. Il y a peu, il avait eu un cours d'une heure avec un professeur de relations internationales, et cet homme avait expliqué qu'il était un général à la retraite. « J'ai envoyé cent soldats en Afghanistan et ils sont tous revenus vivants », avait-il dit en guise de présentation. Brutus n'avait pas osé demander combien d'Afghans ces soldats qui n'étaient pas morts avaient tués. Il ne demande plus rien, il flotte d'un bâtiment à l'autre, et partout il voit des gens heureux. Partout il voit de la résolution, des cafés fumants, des écrans d'ordinateurs, des gens qui lancent des entreprises ou écrivent des livres en parallèle avec leurs études. Tout cela lui

semble une sorte d'antichambre décadente du pouvoir où des gamins de dix-huit ans reçoivent les clés du monde. Il se prend à penser : que la mascarade cesse ! Puis il va en cours.

Quand il se souvient de ses amis d'avant, avec qui il traînait sur les plages de Marseille, un bob sur la tête et un skate à la main, il se demande si c'était vraiment lui. Il lui paraît impossible d'avoir été aussi léger, aussi rêveur. Maintenant il fume des Marlboro pour mieux respirer, pour occuper ses mains, et ses ongles deviennent jaunes. Il ne traîne plus avec personne ; il se traîne d'un endroit à l'autre.

Il rêve de tenir une chambre d'hôtes dans un pays de montagnes et de lacs, dans un pays sans importance. Une sorte de Suisse ou d'Autriche où sa chambre d'hôtes accueillerait les étrangers. Il ferait leurs lits en silence, leur servirait le petit déjeuner. Les étrangers dormiraient longtemps, sur ses sommiers durs, dans la montagne fraîche. Ils feraient l'amour puis prendraient des douches pour laver la sueur. Le matin, ils descendraient de leur chambre et iraient explorer les hauteurs. Dans cette chambre d'hôtes, les tapis absorberaient les sons, et les murs en bois fondraient la maison dans la forêt. Les gens n'auraient que très peu de pouvoir sur le monde, ils seraient de simples passagers. Les étrangers

s'aimeraient et se sépareraient en silence. Brutus fantasme sur ce monde de calme que les crises des Grands n'atteindraient pas. Une tache de paix sur la carte d'un monde sanglant. Et lui, Brutus, serait l'ombre de cette ombre de monde, il ferait les lits, laverait les draps. Ici, à Cambridge, il se dissout dans le bruit, le pouvoir. Il doit faire des ourlets à ses jeans, comme si Cambridge l'avait rétréci.

Peut-être que ce n'est pas plus mal. Qu'il vaut mieux être petit avec un petit pénis, être un centimètre sous la moyenne, un centimètre sous le radar ; qu'il vaut mieux être une ombre, être le reflet de gens heureux sur un lac, plutôt qu'un homme qui organise le monde du bout de son stylo. Un homme partout chez lui, qui confisque la lumière, et laisse les autres dans l'obscurité. Un homme qui dirige les masses sans même s'apercevoir qu'il y a des gens en face de lui.

Brutus n'en est pas sûr. Il n'est sûr de rien. Autour de lui tout est mécanique. Lui qui aurait aimé être un Révolutionnaire se retrouve coincé dans l'Engrenage. Il est une chaussette solitaire dans une grande machine à laver. Alors parfois il rêve, le regard figé. Perdu dans l'île de la révolution industrielle, dans la ville de l'esprit, il rêve d'assassinat. Brutus se fait discret comme un esclave qui scie ses chaînes, comme un fils qui planifie le meurtre de son père.

Juliette Guéron-Gabrielle, 19 ans, Paris, France.

Juliette Guéron-Gabrielle est étudiante à l'université de Cambridge et étudie l'histoire et la politique. Sa nouvelle *On ne se jette pas d'un escalier* a été lauréate d'un concours de nouvelles et publiée dans un recueil édité par l'école Estienne. Ses écrivains préférés sont Gustave Flaubert, George Semprun, André Gide, Claire Barré, Virginie Despentes et Ernest Hemingway. Elle aime se balader, participer à de longues discussions, écouter du rock et lire un peu partout.

Juliette a été parrainée
par Arthur DREYFUS et Ingrid ASTIER